

Dimanche 12 Janvier - Rediffusion

Stéphane Lavignotte, pasteur de la Mission populaire évangélique de France.

Genèse 1, 27-31

La création vue par des théologiens protestants

²⁷Alors Dieu crée les humains à son image, et ils sont vraiment à l'image de Dieu. Il les crée homme et femme.

²⁸Puis il les bénit en disant : « Soyez féconds, devenez nombreux. Remplissez la terre et dominez-la. Commandez aux poissons dans la mer, aux oiseaux dans le ciel et à tous les animaux qui se déplacent sur la terre. »

Quand dans ce texte on entend que le rôle des humains est de remplir et de dominer la terre, on a du mal à croire que le christianisme puisse être écologiste... Et c'est vrai que ce texte a longtemps été utilisé pour dire que la nature était à la disposition de l'humain et le christianisme a un temps été accusé d'être une des racines spirituelles de la crise écologique. Mais des théologiens ont souligné qu'en fait, on lisait de travers ce passage de la Genèse. Théodore Monod, théologien mais aussi naturaliste, grand spécialiste des déserts fut un des premiers dès les années 1960 à dire que le verbe traduit par « dominer » évoque en fait le vassal – le seigneur à qui un seigneur plus puissant a confié la responsabilité de bien gérer un territoire. C'est l'idée de Jean Calvin, le créateur du protestantisme au XVI^e siècle, à la suite de Luther, l'idée selon laquelle « nous sommes des administrateurs des biens de Dieu ». Dieu est premier, et par conséquent, notre tâche consiste à le seconder. Jour après jour lors de la création il a lui-même délimité une scène, comme un décor de théâtre, avec le ciel en haut, la terre en bas, la mer et la terre séparée etc. Nous sommes ses acteurs, à son service, sur sa scène.

Sur cette scène, il nous a donné un rôle. Quel est notre rôle ? Notre rôle dans la sauvegarde de la planète ? Voilà ce que je vous propose d'explorer aujourd'hui à travers les figures de plusieurs théologiens protestants.

Dans les milieux chrétiens, en particulier protestant, quand on parle d'environnement, il y a souvent l'accusation que l'écologie serait une nouvelle religion : on adorerait la nature au lieu de Dieu.

u
n
p
e
t
i
t
e
m
e
n
t
d
é
j
e
u
n
e
r
r
i
s
s
a
n
t
!



Si c'était le cas, cette écologie ne serait effectivement pas très protestante. On trouve chez Calvin dans « L'institution chrétienne » un double mouvement vis-à-vis de la nature. D'abord, le refus d'une divinisation de la nature, le refus de l'idée courante à son époque que la nature puisse contenir la présence de Dieu. En même temps, et en tension permanente avec ce premier mouvement, il y a chez Calvin un mouvement inverse : la nature rend visible selon Calvin « les marques de la gloire de Dieu ». Dieu n'est pas dans la nature, mais impossible de ne pas comprendre qu'il y a un Dieu si on regarde bien la nature.

De là pour Calvin, une première mission pour l'humain. Celle de « ruminer » le spectacle de la nature comme il dit :

« Pensons-nous que notre Seigneur eût donné une telle beauté aux fleurs, laquelle se représentât à l'œil, qu'il ne fût licite d'être touché de quelque plaisir en la voyant ? Pensons-nous qu'il leur eût donné si bonne odeur, qu'il ne voulût bien que l'homme se délectât à flairer ? »

Il ne s'agit pas d'adorer la nature. Mais la contempler, la contempler d'une manière active. Ruminer c'est une contemplation où sont en marche tous nos sens, le voir, le sentir, le goûter, l'écouter, le toucher pour ressentir dans la nature les marques de la gloire de Dieu, voir qu'il y a un Dieu ou en tout cas, une dimension plus grande que nous.

Ce rôle contemplatif actif face à la nature, cette dimension « ruminante » de la théologie protestante sur la nature, on la trouve chez d'autres théologiens dont nous allons parler.

Ralph Waldo Emerson, ancien pasteur unitarien, publie en 1836 l'ouvrage *La nature* qui devient vite le texte de référence du mouvement transcendantaliste, le premier grand mouvement intellectuel proprement américain. Ce mouvement est d'abord une réaction à la profonde transformation de la société américaine en pleine expansion scientifique, industrielle et commerciale. Elle se traduit par le développement de ce que Thoreau, disciple d'Emerson dont nous allons reparler, dénoncera comme « l'amour aveugle et inhumain de la richesse matérielle », mais aussi par un détachement de la nature. À cause de cette évolution, écrit Emerson :

« Nous sommes aussi extérieurs à la nature que nous sommes étrangers à Dieu. Nous ne comprenons pas le chant des oiseaux. Le renard et le daim s'enfuient à notre vue ; l'ours et le tigre nous mettent en pièce. Nous ne connaissons l'usage que de quelques plantes, telles que le blé et la pomme, la pomme de terre et la vigne (...) Cela nous montre peut-être quel désaccord il existe entre l'homme et la nature... »

Pour Emerson, il faut à nouveau apprendre à regarder la nature : les faits naturels sont les symboles de faits spirituels. Pour lui, l'esprit de Dieu se manifeste à travers les formes matérielles. Le jour et la nuit, la rivière et l'orage, bêtes et oiseaux, les formes chimiques comme l'acide et l'alcaline – la douceur – préexistent en tant qu'idées dans l'esprit de Dieu. Pour Emerson : « Le monde visible est le point d'aboutissement ou la circonférence du monde invisible ».

Naissant de cette rumination, cette contemplation active, se dessine un lien fort entre ressentir juste et agir juste, l'éthique. Emerson parle d'une « qualité éthique » qui imprègne la nature : la « loi morale gît au centre de la nature et rayonne vers sa circonférence » dit-il. Parce que nous ressentons la nature, nous ressentons quand nous agissons ou pensons avec justesse et justice pour la nature ou pour les autres humains. Comme ils s'inquiètent de l'industrialisation qui détruit la nature déjà au XIXe siècle, les disciples d'Emerson et de Thoreau vont s'engager pour la cause des femmes ou la lutte contre l'esclavage.

Cela se traduit aussi dans des modes de vie radicaux. Henri David Thoreau, disciple d'Emerson, vivra dans une cabane dans les bois pendant deux ans, donnant naissance à un des plus fameux textes de la littérature américaine, « Walden ou la vie dans les bois ». L'ouvrage de Thoreau est une suite de descriptions d'actes de la vie quotidienne de ressentis émerveillés et contemplatifs de la nature. Il critique la complexité des modes de vie moderne :

« Quand je veux me recréer, je cherche le bois le plus sombre, le plus épais et le plus interminable et, pour les citadins, le plus lugubre marécage. »

Etangs, champs de haricots, forêts ou petits matins sont des occasions de cette communion où se reflète comme dans un miroir la puissance, la profondeur, la générosité de Dieu.

Dans un texte de 1847, il s'inquiète que les humains travaillent de manière « superficielle et violente avec la nature » et défend qu'il faudrait améliorer la relation avec la nature ; dans « De la marche » il s'inquiète de la préservation des animaux sauvages et des bois nécessaires à leur vie. Engagé contre la guerre coloniale des Etats-Unis au Mexique et contre l'esclavage, Thoreau publiera un des textes de référence de la désobéissance civile qui inspireront Gandhi, Martin Luther King et aujourd'hui les jeunes qui s'engagent pour sauver le climat.

Autre grande figure de ce rôle de rumination de la nature auquel nous sommes appelés, il y a bien sûr Albert Schweitzer.

Si la pensée d'Emerson et Thoreau se développe en réaction à la transformation de la société américaine par le commerce et l'industrie, Albert Schweitzer, théologien et organiste, fondateur d'un hôpital au Gabon, réagit lui à la Grande Guerre de 14-18.

Dans ce conflit entre allemands et français, il y avait des chrétiens des deux côtés mais cela n'a pas empêché la guerre. La morale qui venait de leur foi chrétienne n'était que superficielle comme une leçon seulement apprise mais qui ne venait pas du cœur. Il leur manquait d'avoir ressenti profondément un principe moral auquel on mesure tous les autres : le respect de la vie.

Là encore, ce qui a manqué, c'est le rapport direct avec les autres formes de vies, la simple contemplation de ces formes de vie, de la nature dans un long contact. De là née l'idée que chaque être vivant est irremplaçable dans la chaîne de la vie.

Pour Schweitzer lui-même, une anecdote fameuse est le point de départ de tout. Il est dans une barque sur le fleuve Ogooué, des hippopotames traversent devant lui. Il est surpris et fasciné. Lui apparaît les mots : respect de la vie.

Il cite d'autres exemples : un savant observant la petitesse de la vie au microscope, un vieux paysan observant les bourgeons au printemps, un flocon tombé des espaces infinis dans la paume de notre main et qui fond le temps qu'on le regarde. Et il poursuit :

« Qu'est-ce donc que la connaissance, la plus érudite comme la plus enfantine : respect de la vie, respect de l'insaisissable qui nous affronte dans l'univers et qui, comme nous, se différencie dans ses formes extérieures, mais qui par le dedans, est de la même essence que nous, si semblable à nous, si proche de nous. Qu'elles tombent les frontières qui nous rendaient étrangers et isolés au milieu d'autres êtres vivants ».

Schweitzer ne croit pas que Dieu est présent dans chaque plante ou animal, ni qu'ils sont sacrés. Bien sûr, la nature, ce sont des volontés de vivre qui s'entredéchirent, certaines en détruisent d'autres, des animaux en mangent d'autres. Mais le contact direct avec la nature fait prendre conscience du mystère de la vie – mystère de la mort, de la maladie, du chaos

de la nature, etc. - dans lesquels il y a le mystère divin, ces questions auxquelles nous n'avons pas de réponse. De cela, née une éthique de respect actif, ce respect de la vie qui oblige à prendre en compte toutes les autres formes de vies pour ne jamais les traiter à la légère.

« Chaque fois que je suis sur le point d'abîmer une vie quelconque, il faut que je me pose clairement la question de savoir si c'est nécessaire. Jamais je ne devrai m'autoriser à aller au-delà de l'indispensable, même dans les cas apparemment insignifiants ».

Au lieu de ruminer la nature, d'adorer Dieu, est-ce que le centre de notre attention ne s'est pas déplacé vers les objets, les biens matériels, l'argent ?

Calvin dans sa « doctrine de l'usage des biens terrestres », mettait déjà en garde : certes, il faut profiter des biens terrestres, des objets, des biens matériels mais en veillant à ce qu'ils ne nous détournent pas de Dieu. Il cite les vêtements, la nourriture ou la boisson.

S'il était là aujourd'hui, contre quoi nous mettrait-il en garde ? Nous avons transformé en Dieu, en faux dieux que nous adorons, c'est à dire en idole, la technique, l'argent, la consommation, la publicité. Cette nouvelle idolâtrie est dénoncée dès les années 1950, par un auteur protestant comme Jacques Ellul, un des premiers penseurs de l'écologie en France. Ellul discute moins de la nature en soi, qu'il ne proteste contre ces nouvelles idoles qui nous détournent de Dieu, détruisent et artificialisent notre monde, font perdre aux humains leur liberté.

Après le rôle de contemplation, de rumination des marques de Dieu dans la nature, un deuxième rôle nous est donc confié : dénoncer ces idoles, un rôle anti-idolâtre.

Contempler activement, ruminer la nature d'une part pour y trouver les marques de la gloire de Dieu, dénoncer les idoles qui la détruisent et nous enlèvent notre liberté d'autre part, voilà les deux premiers rôles qui nous sont confiés pour sauvegarder la nature. Mais quoi d'autre ?

Comme on l'a dit au début : la nature a été confiée à l'humain comme un roi confie à un vassal un territoire pour bien le gérer. Mais alors qu'à l'époque de l'Ancien Testament, l'humain avait peur d'être écrasé par la nature, et qu'il espérait pouvoir la dominer, les choses se sont tragiquement renversées. Depuis la révolution industrielle et le développement du capitalisme, l'humain dominé par les idoles de la technique et de l'argent est devenu central dans les pollutions, dans la production de déchet, dans la destruction de la biodiversité, dans la production de CO2 qui déséquilibre le climat. Et donc la responsabilité de l'humain est désormais également centrale.

Son rôle actif doit désormais être de prendre les mesures nécessaires pour sauvegarder ce bien que Dieu lui a confié, à avoir un « bon usage des biens terrestres » pour reprendre une expression de Calvin.

Voilà un troisième rôle confié à l'humain le rôle d' « usager », d'usager responsable, de bon administrateur de la nature. Cela est adressé aux catholiques comme aux protestants. En France les églises s'y mettent peu à peu grâce à l'Église verte, un réseau qu'ont créé ensemble protestants et catholiques. Le thème de l'écologie est présent dans les messes et les cultes. Lors des rénovations de bâtiment ou les nouvelles constructions, on fait attention à l'isolation thermique, à ne plus se chauffer au fuel. À la Mission populaire, dans nos lieux qu'on appelle des Fraternités, ces maisons de quartier qui accueillent tous les habitants pour des actions de solidarité et de partage, les bénévoles vont récupérer des fruits et légumes, des denrées qui devraient être jetées et avec confectionnent des repas

pour et avec ceux qui n'ont rien à manger. On ouvre des jardins partagés où poussent aussi de la convivialité et de la Fraternité.

Mais être bon administrateur de la nature, cela ne s'adresse-t-il pas aussi à Trump, Poutine, Emmanuel Macron, au président Chinois et au maire de votre commune qui ont un sacré rôle dans l'administration des biens terrestres ?

Bien gérer aujourd'hui, c'est donc trouver un nouvel équilibre. Ni une nature qui écrase l'humain, ni un humain qui détruit et exploite la nature, mais une capacité des deux à « habiter » ensemble, à vivre ensemble, à trouver la bonne « convivialité ». « Habiter », c'est la grande idée de notre dernier théologien, André Dumas, qui fut une des principales voix du protestantisme français sur les questions d'éthique française dans les années 1960 à 1990.

S'appuyant sur les récits de la Genèse où il voit Dieu organiser le monde pour que chacun ait sa place, André Dumas souligne que s'il n'y a pas de respect des formes de vie entre elles, entre humains, entre les humains et la nature, alors la création n'est pas bénédiction, mais chaos et meurtre du prochain. Nous le voyons aujourd'hui avec les ouragans, les sécheresses, les incendies et les guerres ou les migrations qu'ils provoquent.

L'enjeu pour Dumas c'est de trouver un habiter ensemble pour retrouver ce nouveau compagnonnage entre la nature et les humains, et pour les humains entre eux.

Alors comment : André Dumas nous dit qu'il faut changer nos modes de vie individuels et collectifs. Être aussi économe de biens matériels que les moines, mais en restant dans le monde. Ce qu'il appelle un « ascétisme pro-mondain » : une vie sobre au profit du monde. Un mode de vie qui sait à la fois que la planète et ses ressources ne sont pas illimitées ; que la vie ici n'est pas éternelle et qu'il faut en profiter maintenant ; que le temps est court si on veut sauver la planète ; que la convivialité – savoir partager l'habitat avec les autres formes de vie et les autres humains – est non seulement nécessaire mais peut-être la vraie richesse.

C'est le dernier rôle qui nous est proposé pour sauvegarder la planète. Inventeur ! Inventer un nouveau mode de vie.

Quatre rôles nous sont proposés. Faut-il choisir ? Non, car ils se complètent. Pour transformer le monde, il faut une dimension collective, qui concerne les changements de la société, les structures de l'économie, de la politique, de l'État.

Le premier rôle est d'administrer, c'est par exemple voter des nouvelles lois, fermer des usines polluantes ou encourager de nouvelles formes d'agriculture. Administrer pour changer les choses concrètement. Ce rôle est complémentaire avec le second rôle, celui de dénoncer les nouvelles idoles, argent, technique ou lobbies qui détruisent la nature, nous privent de notre liberté et empêchent les changements nécessaires.

Pour changer le monde, il faut aussi une dimension individuelle, qui concerne les changements de nos vies personnelles. Le troisième rôle est celui de la contemplation active. Ruminer la beauté de la nature qui contient les signes de la gloire de Dieu permet de changer notre ressenti, notre regard, notre rapport au beau, à la vitesse ou à ce qui est important : davantage la beauté que la grandeur, les liens que les biens.

Cela nous aide à assumer notre quatrième et dernier rôle, celui d'inventer d'autres modes de vie. Des modes de vie où l'on posséderait moins d'objet, où l'on irait moins vite, où l'on irait peut-être moins loin mais en rencontrant mieux les personnes.

Ces quatre rôles, on peut se les partager, les assumer à tour de rôle, ou à différents moments de sa journée, de sa semaine ou de sa vie.

Mon Dieu, Toi qui est le Dieu d'Abraham et de Jacob, Le Dieu de Jésus-Christ, Tu nous proposes un chemin pour que l'humanité ne soit plus une malédiction pour le climat et la biodiversité mais redevienne une bonne nouvelle pour la planète ; Mon Dieu, Tu nous proposes un chemin pour que l'écologie ne soit pas le nom d'une nouvelle punition, d'une accumulation de contraintes ou de la peur du futur mais une bonne nouvelle pour chacun de nous.

Comme un président de la République ou un roi décide de gracier, de libérer un prisonnier, tu nous offres ta grâce. Nous pensions que les objets, l'argent, la vitesse allaient nous rendre libre et ils nous ont enfermés.

Mon Dieu, tu nous offres de prendre un chemin qui nous libère de tout cela. Tu nous dis : vous le savez bien, vous n'avez pas besoin de posséder cela pour que je vous aime. Vous n'avez pas besoin de tout ça pour que ceux qui vous aiment, vous aiment vraiment. Je vous offre ma grâce, je vous libère de tout ça.

Je vous aime et vous soutiens, cela n'a rien à voir avec votre nombre d'écrans télévisés, ni même votre nombre d'amis. Je suis là, je vous soutiens.

Retrouvez le chemin de la nature, du contact simple et direct avec les oiseaux, les nuages, le ciel étoilé et les plantes, du contact simple avec vos sœurs et frères. Allez à leur rencontre, sans peur, car je suis là. À travers eux, vous me rencontrerez, ils sont des signes de ma gloire, des miroirs de mon amour.

Choisissez d'approfondir votre vie plutôt que de réussir votre carrière, de vivre votre vie, plutôt que d'accumuler les biens. Le Seigneur nous le dit et nous invite à partager cette bonne nouvelle.

Musique : Monk's dream The Thelonious Monk quartet Monk's Dream.

MEDITATIONS RADIODIFFUSEES - France Culture le dimanche à 8h30

ABONNEMENTS : Texte de l'émission : 6 timbres ou **4 €**

Fédération protestante de France Service Radio

47, rue de Clichy - 75009 PARIS

Tél. : 01.44.53.47.17 – email : fpf-radio@federationprotestante.org